



HAL
open science

Connaissance, contexte, question

Franck Lihoreau

► **To cite this version:**

Franck Lihoreau. Connaissance, contexte, question : Pour une articulation des trois notions à la croisée de la philosophie de la connaissance et du langage. 2006. halshs-00113600

HAL Id: halshs-00113600

<https://shs.hal.science/halshs-00113600>

Preprint submitted on 13 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FRANCK LIHOREAU

Connaissance, contexte, question :

Pour une articulation des trois notions à la croisée de la philosophie de la connaissance et du langage

Projet de recherche

Le présent projet de recherche poursuit trois objectifs principaux : (i) articuler étroitement la notion de *connaissance* avec la notion de *contexte* d'une part et avec la notion de *question* d'autre part, un objectif important en soi ; (ii) proposer une approche de la connaissance comme *connaissance à propos*, une manière selon moi particulièrement prometteuse d'aborder le premier objectif ; et par là (iii) contribuer au développement de la réflexion actuellement menée à l'intersection de la philosophie de la connaissance et du langage, un objectif de portée plus large que celle des deux premiers. La perspective générale dans laquelle s'insèrent ces objectifs est brièvement introduite dans la section 1. La question du rapport entre connaissance et contexte, celle du rapport entre connaissance et question, et les problématiques qui leur sont respectivement associées, sont présentées dans les sections 2 et 3. L'approche que j'envisage d'adopter pour les traiter est décrite dans la section 4, et un plan de recherche à cette fin est proposé dans la section 5.

1. Philosophie de la connaissance et philosophie du langage

La philosophie de la connaissance, généralement associée au projet de fournir une analyse de la connaissance et une réponse au scepticisme, a une longue histoire marquée, ces deux ou trois dernières décennies, par une sorte de « tournant linguistique » pour ainsi dire, opéré d'une part par l'insistance croissante sur le rôle épistémologique du contexte (abordé dans la section 2), et d'autre part, quoique de manière plus discrète, sur le rôle épistémologique des questions (abordé dans la section 3), et notamment leur rôle dans le discours sur la connaissance.

A un tel « tournant » est associée la présomption de la pertinence de considérations d'ordre linguistique pour des préoccupations d'ordre épistémologique, la présomption de l'importance d'une réflexion sur les attributions de connaissance pour une réflexion sur la connaissance. Cette présomption a pu être mise en doute ici et là, par Klein [2000] et Kornblith [2000] notamment. Elle est pourtant fondée selon moi. Tout d'abord et de manière relativement banale,

parce que pour parler de connaissance, il importe de savoir déjà de quoi on parle : par exemple, si ce dont on parle varie en fonction du contexte dans lequel on en parle, cela n'aura pas la même incidence sur ce qu'on en dit que si ce dont on parle ne varie pas. C'est là un avis partagé par la plupart des auteurs prenant position dans le débat autour du contextualisme en philosophie de la connaissance (voir la section 2).

Ensuite, parce que certains aspects linguistiques jouent manifestement un rôle crucial dans l'évaluation d'une théorie de la connaissance. Par exemple, quand on cherche à déterminer les conditions nécessaires et suffisantes que doit stipuler une analyse satisfaisante de la connaissance, on teste les analyses candidates à l'aide d'exemples et de contre-exemples, à propos desquels on est appelé à statuer sur la base de certaines intuitions « préthéoriques » sur la connaissance, ou plutôt sur l'application ou non du concept de connaissance dans de tels exemples. Or, on peut penser que de telles intuitions sont essentiellement, ou se présentent à nous essentiellement comme des intuitions linguistiques, sur ce qu'il serait correct *de dire* de la connaissance ou de la méconnaissance de l'agent décrit dans ces exemples. S'il s'agit effectivement d'intuitions linguistiques – supposées être celles de locuteurs dont la compétence dans l'usage d'un terme serait gage de leur compétence dans l'exercice du concept correspondant – et si l'activité épistémologique ne peut se passer du recours à de telles intuitions, alors il semble assez évident que ce que peut nous apprendre une réflexion sur le discours sur la connaissance ne peut pas manquer d'avoir une incidence sur notre manière de réfléchir sur la connaissance elle-même.

Dans le même sens, on souscrit à ce que dit Unger à propos de la pertinence philosophique de considérations linguistiques sur les attributions de connaissance :

Un aspect crucial d'un problème philosophique peut dépendre de la signification ou des conditions sémantiques de certaines expressions en termes desquelles le problème est directement formulé et de manière standard. Par exemple, le problème de la connaissance pourrait ainsi dépendre de la signification de 'savoir' tel qu'il apparaît dans des phrases typiques de la forme 'Quelqu'un sait que ceci ou cela est le cas'. D'une manière toute similaire, la réponse que l'on donne au problème peut dépendre des spécifications des conditions de vérité de telles phrases (Unger 1984, 245).

Le présent projet de recherche se situe dans une telle perspective à la croisée de la philosophie de la connaissance et du langage, et pourra être envisagé comme une tentative d'illustrer en acte la pertinence épistémologique de réflexions

d'ordre linguistique. Le problème que je me propose de traiter, celui de l'articulation des notions de connaissance, de contexte et de question, est posé par la nécessité de rendre compte de « la double relativité de la connaissance au contexte et aux questions » comme je l'appellerai, un phénomène selon moi central aussi bien pour le philosophe de la connaissance que pour le philosophe du langage.

Ce phénomène comprend deux volets que j'introduis successivement dans les deux sections suivantes, à commencer par le premier, en l'occurrence la question de « l'apparente relativité de la connaissance au contexte ».

2. La connaissance en contexte.

En philosophie de la connaissance, l'un des faits marquants des deux dernières décennies est la reconnaissance croissante du rôle du contexte dans la connaissance et le discours sur la connaissance¹.

Bien que la plupart des auteurs qui insistent sur celui-ci se contentent en général d'une compréhension intuitive de la notion de contexte, on peut (très) sommairement le définir comme la « localisation » de l'usage d'une expression. Cette localisation est donnée par un ensemble de « coordonnées », qui sont autant de caractéristiques de ce contexte : une expression est toujours utilisée dans un certain monde, à un certain moment, à un certain endroit, par un certain locuteur, à destination d'un certain auditeur, etc. A la suite de Lewis [1980, 1983], on peut par exemple assimiler un contexte à un triplet constitué de trois caractéristiques « basiques », un monde, un temps et un locuteur, en termes desquels toutes les autres caractéristiques du contexte peuvent être définies plus ou moins directement. Dans ce qui suit, lorsque l'expression utilisée dans un contexte est une « phrase de connaissance », du type 'S sait que P' ou 'S ne sait pas que P', le locuteur du contexte sera appelé un « attributeur de connaissance » et le contexte en question un « contexte d'attribution de connaissance »

¹ En philosophie du langage, l'importance de la notion de contexte avait été reconnue bien plus tôt. En la matière, Frege [1918], Russell [1940], Reichenbach [1947], Bar-Hillel [1954], Kamp [1971], Montague [1974], Kaplan [1989], et plus près de nous Barwise et Perry [1983] et Perry [1993, 1997], comptent parmi les principaux repères. Bien entendu, on trouve déjà aussi une insistance toute particulière sur l'importance de la notion de contexte en philosophie de la connaissance dans la perspective d'épistémologies pragmatistes comme celles de Peirce, James, Dewey, Ramsey, et plus près de nous, Putnam, pour n'en citer que des plus illustres. Cependant, leur notion de contexte n'est pas celle sur laquelle insiste la philosophie de la connaissance contemporaine, bien qu'à certains égards elle ne soit pas sans lien avec cette dernière (sur ce point, voir notamment Tiercelin [2005]).

(par opposition notamment aux « circonstances de connaissance », celles dans lesquelles se trouve l'agent auquel la connaissance est attribuée).

Cette notion de contexte a pris une importance capitale en philosophie de la connaissance contemporaine, avec notamment l'avènement des approches dites « contextualistes » du « paradoxe sceptique ». On peut présenter ce dernier de la manière suivante.

Convenons d'appeler une « proposition ordinaire » toute proposition dont nous serions d'ordinaire enclins à nous attribuer la connaissance – par exemple la proposition que nous avons des mains ou qu'il y a là un arbre –, et d'appeler une « hypothèse sceptique » toute hypothèse d'erreur massive – par exemple l'hypothèse du Malin Génie de Descartes [1641] ou celle du Cerveau dans la cuve de Putnam [1981] – dont la vérité est compatible avec la totalité de l'évidence (l'expérience perceptive, les souvenirs, etc.) dont nous disposons. Nos intuitions préthéoriques nous portent à accepter chacune des phrases suivantes :

(Paradoxe 1) Nous ne savons pas que non-SK, pour toute hypothèse sceptique SK ;

(Paradoxe 2) Si nous savons que O, alors nous savons que non-SK, pour toute proposition ordinaire O et toute hypothèse sceptique SK que nous savons être telles que O implique non-SK ;

(Paradoxe 3) Nous savons que O, pour quelque proposition ordinaire O.

La triade formée par ces trois phrases semblent cependant renfermer une inconsistance, puisque si l'on en prend la première et la seconde composante, on peut construire un argument sceptique à l'encontre de la troisième, i.e. dont la conclusion est que nous ne savons pas que O, pour toute proposition ordinaire O dont nous savons que O implique non-SK.

Lorsque nous sommes confrontés pour la première fois à cet argument sceptique, nous éprouvons ainsi une sorte de perplexité. Elle trouve son origine dans l'incompatibilité qui semble exister entre l'inclination que nous avons en contexte ordinaire, non philosophique, à penser que nous savons un grand nombre de choses, et l'inclination que nous avons en contexte philosophique, à admettre la conclusion de l'argument sceptique à l'effet que nous ne savons rien, une fois que nous en avons accepté les prémisses. La motivation principalement invoquée en faveur du « contextualisme épistémologique » est précisément sa supposée capacité à fournir une solution satisfaisante à ce paradoxe sceptique.

Le contextualisme, qu'à la suite de Unger [1984] on a coutume de distinguer de « l'invariantisme », compte à l'heure actuelle de nombreux défenseurs parmi lesquels on peut citer non exhaustivement des noms comme Cohen [1988, 1999, 2000], DeRose [1992, 1995, 1999, 2005], Lewis [1979, 1996], Prades [2000], Rieber [1998], Neta [2002, 2003a, 2003b], Heller [1999a, 1999b], Stine [1976], Unger [1986, 1995], White [1991], éventuellement Schaffer [2004, 2005], et bien d'autres. Chacun d'eux propose une version particulière de contextualisme mais tous s'accordent pour admettre l'hypothèse que les conditions de vérités des attributions de connaissance varient en fonction de certaines caractéristiques du contexte dans lequel elles sont effectuées.

Selon eux, l'hypothèse d'une telle sensibilité contextuelle trouve une justification importante dans l'observation du discours sur la connaissance, et notamment dans l'observation de l'acceptabilité contextuellement variable des attributions de connaissance : il peut nous sembler correct d'attribuer dans un certain contexte une connaissance à un agent, alors même qu'il nous semblera incorrect d'attribuer dans un autre contexte cette même connaissance à ce même agent, voire correct de la lui refuser. Un exemple parlant est celui du preneur d'otages : « Supposons (...) qu'ayant vu mes enfants il y a une minute de cela, j'asserte 'Je sais que mes enfants sont dans le jardin'. Mon voisin Harold dit alors, 'Tant mieux, parce qu'un prisonnier évadé est à la recherche de personnes à prendre en otage dans les environs'. Je peux alors affirmer de manière appropriée, 'En y réfléchissant, je ne sais pas. Je ferais mieux de vérifier attentivement' » (Brower 1998, 646). Rendre compte de ce genre d'exemples et de l'acceptabilité contextuellement variable des attributions de connaissance fait désormais partie du cahier des charges de toute théorie de la connaissance, et selon les contextualistes, l'hypothèse d'une sensibilité contextuelle des attributions de connaissance permet d'en rendre compte très convenablement.

En outre, cette hypothèse doit nous permettre de disposer d'une solution très simple au paradoxe sceptique. En effet, dans une perspective contextualiste, une analyse vériconditionnelle de la connaissance doit avoir un format dans le genre du suivant :

Une phrase de la forme 'S sait que P' est vraie dans un contexte C, si et seulement si c'est le cas que P et S est dans une position épistémique suffisamment bonne en regard de P pour satisfaire N, où N est le standard épistémique pertinent dans C,

à charge de chaque version de contextualisme de préciser en quoi consiste un « standard » et ce que signifie « satisfaire un standard » (p. ex. pour Cohen [1999, 2000], un standard correspond à une exigence sur le degré de justification requis d'une croyance, pour DeRose [1995] et Heller [1999a, 1999b], à une

exigence sur l'étendue des mondes possibles sur laquelle une croyance doit « traquer » la vérité ; pour Lewis [1996], à une exigence sur l'ensemble des alternatives que l'évidence de l'agent doit éliminer). Une phrase de connaissance, portant sur un même agent dans les mêmes circonstances, pourra donc être vraie dans un contexte et fausse dans un autre. Si le standard N déterminé par le contexte est tel que S, dans certaines circonstances, le satisfait en regard de P, alors dans ce contexte, il est vrai de S qu'il sait que P ; si N est tel que S, dans les mêmes circonstances, n'en satisfait pas les exigences, alors dans ce contexte, il sera faux de S qu'il sait et vrai au contraire qu'il ne sait pas que P.

D'où la solution contextualiste au paradoxe sceptique. L'incompatibilité qu'il semble y avoir entre l'inclination que nous avons en contexte ordinaire à penser que nous savons de nombreuses choses, et l'inclination que nous avons en contexte philosophique à admettre que nous ne savons (presque) rien, n'est pas une incompatibilité authentique. Etant donnée une proposition ordinaire O, nous disons quelque chose de vrai par 'Nous savons que O' en contexte ordinaire où les standards pour une attribution de connaissance véridique sont suffisamment libéraux, tandis que nous disons par là quelque chose de faux en contexte philosophique où les standards en question sont extraordinairement conservateurs.

Il y a pourtant bien une apparence d'incompatibilité entre les deux, celle qui nous rend d'ailleurs aussi perplexes lorsque l'on nous amène pour la première fois à réfléchir philosophiquement sur le doute et l'argument sceptiques. Dans l'approche contextualiste, cette perplexité est censée pouvoir s'expliquer aisément en disant que nous ne sommes pas d'ordinaire informés de la vérité de l'hypothèse de la sensibilité contextuelle des phrases de connaissance : parce que nous n'en sommes pas informés, nous nous trompons systématiquement lorsque nous pensons voir une incompatibilité là où il n'y en a pas. Cette explication semble aller de pair avec une sorte de « théorie de l'erreur », l'idée que des locuteurs, aussi ordinairement compétents que nous pouvons l'être, peuvent se méprendre systématiquement sur le contenu de leurs propres attributions de connaissance.

La solution contextualiste au paradoxe sceptique, qui situe ainsi l'interrogation à l'interface de la philosophie de la connaissance et du langage, comprend donc deux principaux volets : l'hypothèse de la sensibilité contextuelle des attributions de connaissance, et l'hypothèse de la méconnaissance de cette sensibilité contextuelle par des locuteurs même compétents dans leur pratique effective d'attribution de connaissance. Toute la difficulté pour le contextualiste est précisément de produire une explication satisfaisante, et compatible avec sa théorie de l'erreur, de la manière dont est induite la sensibilité contextuelle des

phrases de connaissance. Une conjecture somme toute assez naturelle est que ‘S sait que P’ est une phrase sensible au contexte parce que ‘savoir’ est un terme sensible au contexte. D’où la question de savoir comment le contexte contribue à déterminer la référence du terme de connaissance.

Sur ce point, les deux hypothèses de référence, que mentionne Cohen [1999, 61], sont celle de *l’indexicalité*, et celle de *l’indexicalité cachée*. Dans la première, ‘savoir’ est un indexical et sa référence – une relation binaire agent/proposition indexée par un standard – est déterminée de la même manière que celle d’autres indexicaux comme ‘Je’ ou ‘ceci’ ; l’indexicalité du terme de connaissance pourra être comprise sur la base de la distinction de Kaplan [1989] entre « caractère » et « contenu » d’une expression (voir p. ex. DeRose [1992]), mais aussi sur la base de la distinction de Perry [2001] entre indexicaux « automatiques » et « discrétionnaires » (voir notamment Montminy [*à paraître*] pour cette seconde suggestion). Dans la seconde hypothèse, les phrases de connaissance sont assimilées à des phrases comme ‘Il pleut’ ou ‘C’est l’hiver’, comprises sur le modèle des constituants inarticulés de Perry [1986, 1998] : l’énoncé d’une phrase de la forme ‘S sait que P’ exprime une proposition comprenant un standard à titre de constituant, mais à titre de constituant *inarticulé*, qui n’est la contribution d’aucune expression au niveau de la phrase énoncée et qui est fourni par le contexte. Cependant, qu’il s’agisse de l’une ou l’autre hypothèse, un problème de taille mis en lumière par Schiffer [1996] est qu’un locuteur ne semble pas pouvoir ignorer la sensibilité contextuelle des expressions qu’il utilise, du moins dans les cas de référence en matière d’indexicalité et en matière d’indexicalité cachée, ou alors c’est qu’il est incompetent dans son usage de telles expressions.

Comme l’a suggéré Hofweber [1999], on peut envisager de répondre à cette objection en restant dans le cadre de l’hypothèse de l’indexicalité cachée, si l’on soutient que les standards ne sont pas simplement des constituants inarticulés du contenu des phrases de connaissance, mais qu’ils sont aussi « cachés » au sens où la compétence dans l’usage de telles phrases n’impliquerait pas qu’un locuteur compétent soit informé de la présence de ces constituants. Une difficulté majeure est toutefois que cette manœuvre semble impliquer un rejet de la conception *intentionnaliste* des attributions de connaissance – les standards pour que ‘S sait que P’ soit vraie sont ceux *visés* par le locuteur de cette phrase – que défend Montminy [*à paraître*] par exemple, et par là même semble appeler un rejet de la conception *intentionnaliste* en général – le contenu d’un énoncé est déterminé par les intentions communicatives du locuteur –, pourtant très tentante et d’ailleurs largement adoptée.

On peut envisager une troisième hypothèse, celle *de la variable cachée*, dont des versions ont notamment été défendues par Morton et Karjalainen [2003], Schaffer [2004, 2005], ou encore Sinnott-Armstrong [2004]². Dans cette hypothèse, ‘savoir’ dénote une relation ternaire entre un agent, une proposition et une variable dont la valeur, un standard épistémique, est fixée par saturation de manière explicite dans le cas d’attributions manifestement ternaires de connaissance (‘S sait que P relativement à N’), soit de manière implicite par le contexte dans le cas d’attribution apparemment binaires de connaissance (‘S sait que P’). Cependant, la défense de cette hypothèse, directement inspirée de Stanley [2000], repose essentiellement sur l’application de tests linguistiques pour déterminer si la forme logique d’une expression admet une place de variable (syntaxique) cachée.

L’un de ces tests est celui dit « du liage » de Condoravdi et Gawron [1995] qui consiste à se demander si l’on peut produire des constructions linguistiques contenant l’expression en question et admettant une interprétation dans laquelle la supposée variable se trouve liée par un terme quantifié³. Apparemment, on peut produire de telles constructions avec ‘savoir’ en prenant un ensemble de standards comme domaine du quantificateur : ‘Quel que soit le standard N, Untel sait que sa boisson est du Coca relativement à N’.

Cependant, d’une part, on peut douter de l’efficacité de tests comme celui du liage à établir l’existence de places de variables cachées en général (sur ce point, voir Stalnaker [2004], Bach [2000], Carston [2002], Recanati [2002], Cappelen et Lepore [2005], p.ex.). D’autre part, de tels tests semblent pouvoir être appliqués à ‘savoir’ avec trop de succès. Le langage semble en effet ne pas interdire des constructions dont l’interprétation en termes de variables liées pourrait être ‘Quel que soit le standard N, quel que soit le critère d’identification D, quelle que soit la méthode employée M, quelle que soit l’autre boisson B, ..., Untel

² Les versions défendues par ces auteurs sont toutes des versions d’une analyse « contrastiviste » des attributions de connaissance. Dans une telle analyse, inspirée de Dretske [1970, 1972], les standards sont assimilés à des ensembles d’alternatives à éliminer, et ‘savoir’ dénote une relation non pas binaire mais ternaire $K(s, p, q)$, où s est un agent, p une proposition et q une variable de contraste dont la valeur est prise dans le domaine des alternatives à p , est fixée par saturation de manière explicite dans le cas d’attributions manifestement contrastives du type ‘ s sait que p plutôt que q ’, ou de manière implicite par le contexte dans le cas d’attribution apparemment non contrastives du type ‘ s sait que p ’. Voir aussi la note 7.

³ Par exemple, ‘ennemi’ aurait la forme logique ‘ennemi de x ’ où la valeur de x est la personne saillante dans le contexte lorsque x n’est pas déjà liée par un terme quantifié, puisque la phrase ‘Tous les guerriers ont combattu un ennemi’ peut être interprétée en termes de variable liée comme ‘Chaque guerrier x a combattu un ennemi de x ’ (cf. Stanley 2000, 423).

sait que sa boisson est du Coca plutôt que B relativement à N en vertu de D sur la base de M ...'. D'où le risque d'une prolifération indésirable des variables syntaxiques et une complexification subséquente de la forme logique des phrases de connaissance.

Ainsi, l'identification de la propriété responsable de la prétendue sensibilité contextuelle des attributions de connaissance reste une question en suspens pour le contextualiste. L'un des objectifs du présent projet est précisément de rendre compte, d'une manière plus satisfaisante que celles contextualistes de référence, de l'induction de la sensibilité contextuelle des attributions de connaissance, et cela en vue de fournir une explication de l'apparente relativité de la connaissance au contexte. Selon moi, une telle explication passe par la prise en compte d'un autre phénomène, celui de « l'apparente relativité de la connaissance aux questions », que j'introduis dans la section suivante.

3. La connaissance en questions.

Dans la tradition occidentale de philosophie de la connaissance, le premier repère incontournable est la théorie platonicienne de la connaissance comme opinion vraie « reliée par un raisonnement qui en donne l'explication » (*Ménon* 98a ; voir aussi le *Théétète* 201a-c). On peut à juste titre considérer que la plupart des auteurs ayant contribué à la littérature extensive autour de la question de l'analyse de la connaissance et du problème dit « de Gettier », d'après Gettier [1963] – *grosso modo* celui de trouver une analyse de la connaissance capable de rendre compte de et de résister à la production de contre-exemples⁴ – n'ont fait que se positionner par rapport à la définition dite « standard » de la connaissance comme croyance vraie justifiée prétendument inspirée de celle de Platon.

L'assimilation courante de cette dernière à la définition « standard » est cependant regrettable dans une certaine mesure. En effet, ce qui ressort tout aussi clairement d'un dialogue comme celui du *Ménon* est la façon dont Socrate amène le personnage du jeune garçon, en lui posant toute une série de question (certes très orientées) auxquelles il répond correctement, à la reconnaissance d'une vérité géométrique dont il semblait auparavant totalement ignorant (82a-85b). Le fait que le jeune garçon puisse répondre correctement et ainsi « accoucher » de la vérité en question, est ensuite présenté à Ménon par Socrate comme une preuve qu'il en avait connaissance au préalable (85c-86a). Or, si l'on met de côté le rapport à la théorie platonicienne de la réminiscence, ceci

⁴ Pour un survol de la littérature autour du problème de Gettier jusqu'au début des années 80, voir Shope [1983], et aussi Pappas [1979].

suggère une conception de la connaissance comme capacité à répondre correctement à des questions. C'est une suggestion que, plus près de nous, reprennent à leur compte, plus ou moins explicitement des auteurs comme Powers [1978], Castañeda [1980], White [1982], Craig [1990], ou encore Schaffer [2004, 2005, à paraître a et b].

La relative impopularité, parmi les philosophes, de la suggestion d'une connaissance comme capacité à répondre à des questions, par rapport à celle en termes de justification, s'explique sans doute par le fait qu'il n'est pas évident que la capacité à répondre à des questions soit une condition suffisante pour la connaissance. On peut même se demander s'il s'agit d'une condition nécessaire. Il n'en reste pas moins qu'il semble y avoir une connexion assez naturelle entre connaissance et question, connexion qui revêt une importance considérable dans nos pratiques ordinaires d'attribution de connaissance et qui se manifeste d'ailleurs à bien des égards.

On peut commencer par mentionner l'importance des questions dans l'acquisition de connaissances au travers du témoignage d'autrui. En effet, la recherche de connaissances au travers du témoignage peut mal tourner parce que je pose la mauvaise question, parce que je pose la bonne question mais de la mauvaise façon, parce que mon informateur me donne la mauvaise réponse ou parce qu'il me donne la bonne réponse mais d'une manière telle que je ne peux pas la prendre à mon compte ou en tirer parti. On peut donc s'attendre à ce qu'un approfondissement adéquat de la théorie des questions puisse conduire à une avancée considérable dans la théorie du témoignage comme source de connaissance, un problème on ne peut plus actuel pour la philosophie de la connaissance (*cf.* Coady [1992], McDowell [1994], Sosa [1994], Graham [1997], Lyons [1997], Insole [2000], FRicker [2004], Pritchard [2004a, 2004b]).

Avec ce premier rôle épistémologique des questions, on est amené à s'interroger non pas tant sur la connaissance elle-même que sur l'acquisition de connaissances, et à insister ainsi sur le lien entre théorie de la connaissance et théorie de l'enquête, ce qui suggère un second rôle épistémologique des questions. Dans la lignée de Dewey pour qui « enquête et questionnement sont, jusqu'à un certain point, des termes synonymes » (Dewey 1938, 105), Hookway [1996] affirme à juste titre que l'enquête étant une activité visant à répondre à des questions, si les normes épistémiques doivent régler l'enquête, alors une analyse de l'évaluation épistémique doit prendre pour problème central celui de savoir ce qui fait que quelque chose est une réponse correcte à une question,

problème qui a déjà donné lieu à une importante littérature⁵. Dans le sens de l'insistance sur le rôle des questions dans l'enquête, on peut mentionner le modèle interrogatif de l'enquête développé par Hintikka en de nombreux endroits (cf. Hintikka 1989, notamment), dans lequel une enquête, comprise comme un jeu coopératif entre un questionnant et un répondant, est représentée par une séquence de questions-réponses.

Mais l'un des aspects les plus importants en regard desquels la notion de question est devenue de plus en plus pertinente pour la philosophie de la connaissance est certainement le suivant, déjà abordé par un auteur comme Castañeda [1980] notamment, qui touche à la théorie des attributions de connaissance, et plus particulièrement la théorie des attributions de connaissance « non propositionnelle ». Il est clair qu'il y a un intérêt dominant, en philosophie, pour la connaissance dite « propositionnelle », le savoir *que*, par opposition à une connaissance « non propositionnelle » dont la possession est exprimée au travers d'attributions de connaissance prenant une question indirecte comme complément : le 'savoir *qu'*', le 'savoir *ce que/qu'*', le 'savoir *si'*', le 'savoir *quand'*', le 'savoir *où'*', le 'savoir *pourquoi'*', le 'savoir *comment'*', etc. Or, malgré ce que peuvent en penser des auteurs comme Hintikka [1975, 1981], Lewis [1982], Boër et Lycan [1986], et encore Stanley et Williamson [2001], il n'est pas certain que l'on puisse toujours analyser ces différentes constructions linguistiques avec 'savoir' en les ramenant à des constructions linguistiques à base de 'savoir *que'*⁶.

⁵ L'approche de référence en la matière est inspirée de Hamblin, pour qui « savoir ce qui compte comme une réponse revient à connaître la question » (Hamblin 1958, 152). Dans la version radicale qu'en donne Harrah [1984] notamment, elle consiste à associer directement une question à l'ensemble de ses réponses admissibles. Dans la version plus modérée qu'en donnent Belnap et Steel [1976], « l'essence d'une question est la manière dont elle détermine ses réponses directes », et ils proposent pour en rendre compte de représenter une question comme la combinaison d'une requête lexicale et d'un sujet lexical, ce dernier correspondant à un ensemble de possibilités sur lequel s'opère une sélection en fonction de la requête. Plus récemment, mais dans la même veine, Higginbotham [1996] envisage une question comme une partition de l'ensemble des possibilités en des cellules mutuellement exclusives, dont chacune représente une réponse possible à la question et dont une et une seule représente la réponse correcte à la question : à savoir, la cellule qui correspond à la possibilité qui est actuellement réalisée. Cette conception des questions comme dénotant des ensembles d'alternatives se retrouve aussi dans la logique des questions proposée par Groenendijk et Stokhof [1997], qui sert à l'heure actuelle de référence incontournable.

⁶ Comme le note Belnap [1982], il n'est pas même certain que l'on puisse traiter les différentes sortes de questions, et donc les différentes sortes de questions indirectes susceptibles d'être prises comme complément dans une attribution de connaissance non propositionnelle, de manière uniforme.

Car au fond, si l'on prend les constructions épistémiques avec enchâssement de questions indirectes, comme point de départ de l'analyse des attributions de connaissance, il est naturel de penser que 'savoir' ne dénote pas une relation binaire entre un agent et une proposition mais plutôt une relation binaire entre un agent et une question. Sans aller aussi loin, on peut assez raisonnablement maintenir que 'savoir', qu'il intervienne dans une construction à format propositionnel ou non propositionnel, renferme une référence à une question, en disant par exemple que savoir, c'est savoir que *P en tant que réponse à Q*.

Dans tous les cas, il semble que l'on puisse parler d'une « apparente relativité de la connaissance aux questions » dont il s'agit de rendre compte et qui (comme précédemment avec la relativité de la connaissance au contexte) revêt une importance cruciale non seulement pour la philosophie de la connaissance mais aussi pour la philosophie du langage, puisqu'il s'agit d'expliquer le rôle des questions dans la sémantique des attributions de connaissance et expliquer leur intervention dans la détermination de la référence de 'savoir'.

Comme dans la section précédente, on peut songer à analyser une construction de la forme 'S sait que P', soit sous l'hypothèse de *l'indexicalité* comme exprimant la proposition que l'agent S se tient vis-à-vis de la proposition P dans une relation binaire indexée par une question Q, celle à laquelle P est une réponse, soit sous l'hypothèse de *l'indexicalité cachée* comme exprimant une proposition comprenant la question Q comme constituant inarticulé qui n'est la valeur d'aucune expression figurant dans la phrase de connaissance. Mais l'hypothèse qui semble de plus en plus se dessiner comme celle de référence en la matière est celle, notamment défendue par Schaffer [*à paraître a et b*], de *la variable cachée*. Dans cette hypothèse, la référence à une question est expliquée en disant qu'il y a une réalité syntaxique, au sein de la forme logique même des attributions de connaissance, d'une variable dont la valeur est une question ; ainsi, toute attribution de connaissance, propositionnelle ('S sait que P') ou non propositionnelle ('S sait Q', où Q est une question indirecte), serait en réalité ternaire, exprimant une relation $K(s, p, Q)$ entre un agent *s*, une proposition *p* et une question indirecte *Q* à laquelle *p* est la réponse correcte⁷.

⁷ On note que cette analyse en termes de relativité à une question et celle en termes de relativité à une proposition de contraste (cf. note 2) sont équivalentes au sens où, comme le remarque Schaffer [*à paraître*], attendu que *Q* dénote un ensemble d'alternatives, la relation ternaire $K(s, p, Q)$ équivaut à la relation ternaire $K(s, p, q)$, où *q* est la disjonction des réponses différentes de *p* à *Q*. Son exemple est celui-ci : « savoir qu'il y a un chardonneret dans le jardin, en tant que la bonne réponse à la question de savoir s'il y a un chardonneret ou un corbeau dans le jardin, est équivalent à savoir qu'il y a un chardonneret dans le jardin plutôt qu'un corbeau ».

Cependant, alors qu'il existe des attributions binaires de connaissance (propositionnelle du type 'S sait que P' ou non propositionnelle du type 'S sait Q', où Q est une question indirecte), il semble que l'on ne puisse pas facilement songer à une construction épistémique articulant explicitement la référence à une question (si ce n'est au travers de la construction relativement inusitée 'S sait que P, en tant que réponse à Q'). Or, l'existence de telles constructions est ce à quoi on peut pourtant raisonnablement s'attendre si cette référence est irréductible et si 'savoir' dénote la relation ternaire $K(s, p, Q)$ comme le pense Schaffer⁸. En outre, on peut s'attendre à ce que tout ou partie des objections de la section précédente à l'application des trois hypothèses de l'indexicalité, de l'indexicalité cachée et de la variable cachée, à la relativité de la connaissance au contexte, valent *mutatis mutandis* à l'encontre de leur application à la relativité de la connaissance aux questions.

Trouver une théorie des attributions de connaissance qui soit capable de rendre compte linguistiquement de l'idée de leur relativité à des questions, d'expliquer par quel mécanisme ces dernières interviennent dans la détermination du contenu sémantique de tels énoncés.

Pour ce faire, il convient selon moi de trouver une approche permettant d'articuler étroitement non pas seulement les notions de connaissance et de question, mais les trois notions de connaissance, de contexte et de question. Je me propose précisément d'explorer une approche inédite de la connaissance, fondée sur l'introduction de la notion de *connaissance à propos*, et dont je pense qu'elle permet l'articulation recherchée en fournissant une explication satisfaisante de la double relativité de la connaissance au contexte et aux questions. Cette approche est présentée dans la section suivante.

4. La connaissance à propos.

Que les notions de connaissance, de contexte, et de question, peuvent et doivent être articulées est une hypothèse directrice de mon projet. Celle-ci semble trouver directement confirmation dans l'apparente relativité au contexte et l'apparente relativité aux questions du discours sur la connaissance, abordées dans les sections précédentes, mais aussi indirectement dans certains travaux en sémantique des questions, qui mettent en lumière la dépendance contextuelle de leur signification.

⁸ En effet, on peut penser que l'un des révélateurs de la présence de variables cachées d'une construction linguistique est l'existence de contreparties de celle-ci qui articulent les mêmes éléments lexicaux mais avec en plus une place d'argument supplémentaire.

L'approche de référence en matière d'analyse des questions (voir note 5) associe à chaque question l'ensemble de ses réponses admissibles, ce qui tend à suggérer que ce qui compte comme une réponse admissible à une question n'est pas une affaire de contexte. Nombre d'auteurs, comme Boër et Lycan [1975], Hintikka [1976, 1978], Grewendorf [1981], Ginzburg [1995a], Gerbrandy [1997], ont contesté cette hypothèse, et plus important pour nous, van Rooy [2003a, 2003b, 2004] a récemment cherché à rendre compte de la dépendance contextuelle de ce qui compte comme une bonne réponse comme dérivant de la dépendance contextuelle des questions, qu'il cherche à expliquer par l'hypothèse que la signification des phrases interrogatives est sous-spécifiée, non totalement déterminée par la phrase elle-même qui prend sa dénotation actuelle à l'intérieur d'un contexte particulier.

Maintenant, si l'interprétation d'une question dépend de manière cruciale du contexte et si celle des attributions de connaissance implique une référence à une question, la sensibilité contextuelle des attributions de connaissance est quelque chose à quoi on peut naturellement s'attendre. La connaissance serait relative à une question de référence et ce qui compte comme une question serait relative à un contexte de référence, donc la connaissance serait relative à un contexte de référence. On obtient ainsi comme une confirmation indirecte de l'hypothèse avancée par le contextualiste. Ce qu'il faut en retenir est surtout l'insistance sur l'existence d'un lien apparemment étroit entre connaissance, contexte et question, lien qu'il s'agit et que je me donne pour but d'explicitier.

Or, une façon d'aborder le problème de ce lien est de se focaliser non pas tant sur le rapport des questions et du contexte à la connaissance que sur le rapport des questions et du contexte à ce qui est (/est dit être) connu lorsqu'un agent a (/est dit avoir) connaissance. En l'occurrence, s'il s'agit d'une (attribution de) connaissance propositionnelle, ce qui est (/est dit être) connu est la proposition elle-même.

Selon moi, une approche particulièrement prometteuse de l'articulation connaissance/contexte/question repose précisément sur la reconnaissance d'une caractéristique que je tiens pour essentielle de toute proposition, à savoir celle d'être toujours à *propos de* quelque chose. La caractérisation de cette notion d'à propos (*aboutness*) peut être envisagée à partir d'un examen de la définition qu'en donne Lewis [1988a, 1988b] : une proposition P est à propos d'un sujet M, lorsque deux mondes qui sont exactement semblables en regard de M sont toujours des mondes où P a la même valeur de vérité. Par exemple, la proposition *Untel est sur le canapé du salon* est à propos de *l'endroit où se trouve Untel*, car étant donnés deux mondes où Untel se trouve exactement au même endroit,

ou bien Untel est sur le canapé dans ces deux mondes, ou bien il n'est sur le canapé dans aucun des deux.

Cela étant, je souhaite utiliser la notion d'à propos afin d'introduire la notion de *connaissance à propos*. Cette manœuvre est justifiée par le fait que si toute proposition est toujours à propos de quelque chose, alors il est raisonnable de penser que la connaissance propositionnelle – la connaissance *que P* – est toujours elle-même connaissance à propos de quelque chose. Cela peut paraître inutilement trivial mais a une portée considérable pour le problème qui m'intéresse.

Tout d'abord, la notion de connaissance à propos permet d'intégrer la notion de contexte à l'analyse des attributions de connaissance. Le contextualisme épistémologique tire sa plausibilité *prima facie* du fait que les attributions de connaissance semblent être dépendantes du contexte. Mais comment rendre compte de cette dépendance ? La notion de connaissance à propos peut nous aider à répondre à cette question, car elle peut être naturellement intégrée à une perspective contextualiste. Pour ce faire, il suffit de soutenir que la connaissance propositionnelle est connaissance à propos de quelque chose, ce quelque chose étant le « propos » de la proposition, mais que ce propos est en quelque sorte contraint par certaines caractéristiques du contexte de l'attributeur.

Par exemple, une suggestion rudimentaire serait la suivante. Lorsque P est à propos de M, ce qu'un agent est dit savoir dans un contexte conversationnel C, au travers d'une phrase de la forme 'S sait que P', correspond à une cellule de la partition opérée par la relation de M-équivalence *être exactement semblable en regard de M* sur une partie ou une extension de l'ensemble des possibilités « actives » de C, des possibilités non ignorées par les participants à la conversation – ce que Stalnaker [1978] appelle « l'ensemble de contexte » (*context set*)⁹. Un point sur lequel cette suggestion peut être approfondie concerne la détermination de cette partie ou de cette extension de « l'ensemble de contexte » sur laquelle la partition doit être opérée, attendu qu'elle doit être opérée sur un ensemble de possibilités « épistémiquement pertinentes », pertinentes pour l'évaluation de la position épistémique d'un agent. Il s'agit, en somme, de produire un critère précis d'appartenance à un « ensemble de pertinence (contextuelle) ». Quoiqu'il en soit, avec une telle analyse, nous serions en mesure de rendre compte du phénomène que le contextualisme « orthodoxe » est précisément en peine d'expliquer (voir la section 2), en l'occurrence l'apparente sensibilité contextuelle des attributions de connaissance.

⁹ Parfois, on assimile directement le « contexte » à cet ensemble. Voir p. ex. Heim [1983].

Du même coup, la notion de connaissance à propos permet d'intégrer la notion de question à l'analyse des attributions de connaissance. D'une part, la notion d'à propos a déjà été mise à profit dans le cadre de l'analyse des questions, par des auteurs comme Higginbotham [1996], Ginzburg [1995a, 1995b, 1996] ou Van Rooy (2003a, 2003b, 2004). D'autre part, si, comme je le propose, ce qu'un agent est dit savoir au travers d'une attribution de connaissance (effectuée dans un contexte) peut être compris en termes d'une partition sur un ensemble de possibilités, où chaque cellule correspond à ce qui est dit être connu, et si par ailleurs, comme le propose Higginbotham [*op. cit.*], une question peut elle-même être comprise en termes d'une partition sur un ensemble de mondes possibles ou de possibilités, où chaque cellule correspond à une réponse possible à cette question, alors l'articulation entre connaissance et question suit naturellement.

Par ailleurs, il y a selon moi beaucoup à attendre de la notion de connaissance à propos, s'agissant de proposer un traitement de préférence uniforme des diverses constructions épistémiques prenant une question indirecte pour complément. Une suggestion, à approfondir, est de dire que de telles constructions peuvent toutes être analysées sur le format 'S sait M', comme une manière de rendre explicite le propos M de la connaissance que l'on attribue à l'agent S, dont on serait par là en train de dire, *grosso modo* qu'il est en position d'identifier, parmi les diverses cellules de la partition opérée par la relation de M-équivalence sur l'ensemble de pertinence (contextuelle), celle qui correspond à l'état actuel du monde. Ceci n'est encore qu'une suggestion rudimentaire mais grâce à laquelle, comme on le voit, il devient possible de rendre compte du rapport entre savoir et pouvoir répondre à des questions (voir section 3).

Outre la possibilité qu'elle offre de rendre compte de la double relativité de la connaissance au contexte et aux questions, la notion de connaissance à propos présente d'autres intérêts théoriques. Notamment, admettre le fait que la connaissance est toujours connaissance à propos de quelque chose a pour conséquence intéressante que la distinction entre connaissance *que* et connaissance *de*, ou de manière peut-être plus parlante, entre 'savoir' et 'connaître' ('je sais qu'Untel est philosophe' vs. 'je connais Untel'), ne semble plus présenter d'avantage théorique substantiel. En effet, si savoir que P est toujours savoir que P à propos de M, alors la motivation en faveur de cette distinction s'évanouit : ma connaissance *que* P est connaissance *à propos* au sens où elle est connaissance *que* P *à propos de* quelque X, et ma connaissance *de* X est connaissance *à propos* au sens où elle est connaissance *de* quelque proposition *à propos de* X.

Ainsi, la notion de connaissance à propos que j'entends introduire en vue d'articuler les notions de connaissance, de contexte et de question, loin d'être inutilement triviale, est à mon sens très prometteuse pour la philosophie de la connaissance et du langage.

5. Plan de recherche

Mon projet de recherche consistera à développer le détail des points qui viennent d'être évoqués, et à explorer plus amplement leurs répercussions en particulier pour la philosophie de la connaissance et du langage. A cette fin, le plan de recherche que je propose s'organisera en deux parties.

La première partie sera dédiée à l'approfondissement des points abordés dans les sections 2 et 3, concernant la sensibilité des attributions de connaissance au contexte d'une part, la sensibilité des attributions de connaissance aux questions d'autre part. Pour ce qui est de l'examen de la sensibilité des attributions de connaissance au contexte, la majeure partie du travail a déjà été effectuée dans ma thèse de doctorat, *Scepticisme, contextualisme et clôture épistémologique : la connaissance en contexte*, consacrée à discuter les principaux aspects épistémologiques et linguistiques de l'approche contextualiste de la connaissance et du paradoxe sceptique. Y furent examinées les trois hypothèses mentionnées dans la section 2 quant à l'induction de la sensibilité contextuelle des attributions de connaissance, celles de l'indexicalité, de l'indexicalité cachée et de la variable cachée, ainsi que l'objection anti-contextualiste de Schiffer par la « théorie de l'erreur ». Un autre type d'objection anti-contextualiste, fondé sur des considérations d'ordre linguistique, est cependant aujourd'hui en train de gagner en notoriété, qui consiste à faire valoir l'apparente incompatibilité de l'idée d'une sensibilité contextuelle des attributions de connaissance avec l'apparent attrait d'une hypothèse « minimaliste » quant à la sensibilité contextuelle, selon laquelle, *grosso modo*, il n'y aurait pas de sensibilité contextuelle authentique à trouver au-delà de la sensibilité contextuelle manifeste des pronoms personnels, des pronoms démonstratifs, de certains adverbes de temps et de lieu, de certains adjectifs comme 'actuel' ou 'présent', et de certains mots et aspects de mots indiquant le temps grammatical. Si cette hypothèse minimaliste est vraie, l'hypothèse des attributions contextualiste de connaissance est fautive. Une portion de la première partie de mon projet de recherche sera précisément consacrée à examiner cette stratégie anti-contextualiste plutôt radicale, telle qu'elle se décline dans les travaux d'auteurs comme Stanley [2000] ou Cappelen et Lepore [2005]. Par ailleurs, une place importante sera réservée à la discussion de diverses théories qui, récemment, se sont positionnées comme autant d'alternatives au contextualisme, comme par exemple la théorie du *sensitive invariantism* de Hawthorne [2004], la théorie de l'*interest relativity* de Stanley [2005],

ou la théorie de l'*assessment sensitivity* de McFarlane [2005]. L'investigation de la sensibilité des attributions de connaissance aux questions visera, quant à elle, essentiellement à confirmer la connexion étroite qui semble exister entre connaissance et question, abordée tant du point de vue de la philosophie de la connaissance que de celui de la philosophie du langage. Une composante importante de cette investigation consistera à discuter diverses manières de concevoir cette connexion et de vouloir la fonder linguistiquement, dont celle défendue aujourd'hui de manière éminente par Schaffer [à paraître a et b]. Une autre composante de cette investigation visera à fournir des motivations supplémentaires en faveur de l'hypothèse selon laquelle la signification d'une question n'est pas donnée de manière indépendante du contexte, puisque cette conception que l'on trouve notamment chez van Rooy [2003a, 2003b, 2004], bien que n'étant pas isolée (voir par exemple Gerbrandy [1998]), n'en reste pas moins assez marginale, et pourtant cruciale pour mon propos.

La seconde partie de mon plan de recherche sera consacrée à approfondir et justifier la théorie de la connaissance à propos que je compte défendre, à montrer comment elle peut nous aider à traiter le problème de l'articulation des trois notions de connaissance, de contexte et de question, et à évaluer la portée philosophique d'un tel traitement. L'une des implications philosophiques, et non des moindres, que l'on peut en attendre est une contribution à l'intégration de la théorie de la connaissance et de la théorie de l'enquête, un objectif à long terme. En effet, dans la lignée d'un Dewey [1938] chez qui les deux ne font qu'une, dans le sillage d'un Powers [1978], d'un Castañeda [1980], d'un White [1982], d'un Craig [1990], d'un Sintonen [1997], et en particulier à la suite de Hookway pour qui « le but central de l'évaluation épistémique est (...) l'activité d'enquêter, d'essayer de trouver des choses » (Hookway 1996, 7), je tiens pour l'une de mes principales prémisses que théorie de la connaissance et théorie de l'enquête peuvent et doivent être intégrées. Je souscris notamment à l'avis de Schaffer [2004] pour qui « nous avons un intérêt épistémique dans la vérité. L'enquête est notre méthode pour rechercher la vérité. Nous avons donc un intérêt épistémique à tenir le score du progrès global de l'enquête, et nous utilisons notre vocabulaire épistémique pour servir cet intérêt – 'savoir' est un titre honorifique pour les enquêteurs qui réussissent ». Mais si tel est le cas, cela pose une difficulté au défenseur d'un contextualisme « orthodoxe ». Car si les attributions de connaissance servent à marquer le progrès de l'enquête d'un agent, le suivi de ce progrès par les attributeurs doit être consistant d'un contexte à l'autre. Or, comme le note Schaffer (*op. cit.*) si l'on autorise une variation de la dénotation de 'savoir' d'un contexte à l'autre, une telle consistance semble hors d'atteinte, puisque ce qui compte comme une connaissance dans un contexte peut ne pas compter comme telle dans un autre. Une part impor-

tante de cette seconde partie de ma recherche tâchera de voir comment appliquer la notion de connaissance à propos en vue d'autoriser l'évaluation de et le raisonnement sur la connaissance d'un agent d'un contexte à l'autre, et de cerner un certains nombres des contraintes qui régulent un tel raisonnement et une telle évaluation. En outre, pour être générale, une théorie de l'enquête doit être en mesure de rendre compte aussi bien de l'enquête opérée en regard d'un contexte ordinaire (non scientifique ou philosophique) que de celle opérée en regard d'un contexte scientifique ou d'un contexte philosophique, ce qui semble impliquer qu'il ne saurait y avoir de rupture radicale entre connaissance ordinaire, scientifique et philosophique. Pourtant, il peut sembler par ailleurs que ce sont là trois genres de connaissance bien distincts, d'où une apparente opposition. Or, si la connaissance est bien toujours connaissance à propos, une manière envisageable de rendre compte de cette apparente opposition est de dire que la distinction entre connaissances ordinaire, scientifique et philosophique trouve sa source dans le genre de propos que l'on a en vue en contextes ordinaires, scientifiques et philosophiques, le problème étant dès lors de déterminer ce qui précisément fait cette différence de genres, ce que je compte faire dans la seconde partie de mon plan de recherche. Le traitement de ce problème ne manquera pas d'avoir une incidence pour l'épistémologie non seulement au sens de théorie de la connaissance/de l'enquête *en général* mais aussi au sens de théorie de la connaissance/de l'enquête *scientifique* en particulier, et pour la métaphilosophie entendue comme théorie de la connaissance/de l'enquête *philosophique*.

Je ne prétends pas qu'au terme de ce projet, le sujet de l'articulation des notions de connaissance, de contexte et de question aura été épuisé, mais j'espère que j'aurai contribué à une meilleure compréhension du rapport qu'elles entretiennent entre elles, et par là même contribué au développement de la réflexion qui, à l'heure actuelle, est menée à la croisée de la philosophie de la connaissance et de la philosophie du langage.

Références citées.

- Bach, K. [2000]. "Quantification, Qualification, and Context": A Reply to Stanley and Szabo", *Mind and Language* 15, 262-83.
- Bar-Hillel, Y. [1954]. "Indexical Expressions", *Mind* 63, 359-79.
- Barwise, J. et Perry, J. [1983]. *Situation and Attitudes*, MIT Press, Cambridge.
- Belnap, N. [1982]. "Questions and Answers in Montague Grammar", in S. Peters et E. Saarinen (eds.), *Processes, Beliefs, and Questions*, Reidel, Dordrecht.
- Belnap, N. et Steel, T. [1976]. *The Logic of Questions and Answers*, Yale University Press, New Haven.
- Boër, S. et Lycan, W. [1975]. "Knowing Who", *Philosophical Studies* 28, 299-344.
- Boër, S. et Lycan, W. [1986]. *Knowing Who*, Bradford, Cambridge.
- Brower, B. [1998]. "Contextualism, Epistemological", in *The Routledge Encyclopaedia of Philosophy*, Routledge, Londres, 646-50.
- Cappelen, H. et Lepore, E. [2005]. *Insensitive Semantics : A Defence of Semantic Minimalism and Speech Act Pluralism*, Blackwell, Oxford.
- Carston, R. [2002]. *Thoughts and Utterances*, Blackwell, Oxford.
- Castañeda, H.-N. [1980]. "The Theory of Questions, Epistemic Powers, and the Indexical Theory of Knowledge", in P. French *et al.* (eds.), *Midwest Studies in Philosophy, Volume V: Studies in Epistemology*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 193-237.
- Coady, C. [1992]. *Testimony: A Philosophical Study*, Clarendon Press, Oxford.
- Cohen, S. [1988]. "How to be a Fallibilist", *Philosophical Perspectives II, Epistemology*, 91-123.
- Cohen, S. [1998], "Contextualist Solutions to Epistemological Problems : Skepticism, Gettier, and the Lottery", *Australasian Journal of Philosophy* 76, 289-306.
- Cohen, S. [1999], "Contextualism, Skepticism, and the Structure of Reasons", *Philosophical Perspectives* 13, 57-89.
- Cohen, S. [2000], "Contextualism and Skepticism", in E. Sosa et E. Villanueva (eds.), *Scepticism: Philosophical issues, Volume X*, Basil Blackwell, Boston, 94-107.
- Condoravdi, C. et Gawron, J. [1995]. "The Context Dependency of Implicit Arguments", in Kanazawa, Pinon et de Swart (eds.), *Quantifiers, Deduction and Context*, CSLI, Stanford, 1-32.
- Craig, E. [1990]. *Knowledge and the State of Nature : An Essay in Conceptual Synthesis*, Clarendon Press, Oxford.
- DeRose, K. [1992]. "Contextualism and Knowledge Attributions", *Philosophy and Phenomenological Research* 52, 913-929.

- DeRose, K. [1995]. "Solving the Skeptical Problem", *The Philosophical Review* 104, 1-52.
- DeRose, K. [1999]. "Contextualism : An Explanation and Defense", in J. Greco et E. Sosa (eds.), *The Blackwell Guide to Epistemology*, Blackwell Publishers, Malden, 187-205.
- DeRose, K. [2005]. "The Ordinary Language Basis for Contextualism and the New Invariantism", *The Philosophical Quarterly* 55, 172-198.
- Descartes, R. [1641]. *Meditationes de Prima philosophia*. Traduction de M. Beyssade sous le titre *Méditations métaphysiques*, 1990, Le Livre de Poche, Paris.
- Dewey, J. [1938]. *Logic: The Theory of Inquiry*. Traduction française sous le titre *Logique, théorie de l'enquête*, PUF, Paris.
- Dretske, F. [1970]. "Epistemic Operators", *The Journal of Philosophy* 67, 1007-23.
- Dretske, F. [1972]. "Contrastive Statements", *The Philosophical Review*, 411-37.
- Frege, G. [1918]. "Der Gedanke", traduit sous le titre « La pensée » par Imbert, C. dans G. Frege, *Ecrits logiques et philosophiques*, 1971, Seuil, Paris.
- Fricker, E. [2004]. "Testimony: Knowing Through Being Told", in Wolenski, J. (ed.), *Handbook of Epistemology*, Kluwer, Dordrecht.
- Gerbrandy, J. [1997]. "Questions of identity", in Dekker *et al.* (eds.), *The Proceedings of the 11th Amsterdam Colloquium*, ILLC/University of Amsterdam.
- Gerbrandy, J. [1998]. "Identity in Epistemic Semantics", *Proceedings of the third Conference on Information Theoretic Approaches to Logic, Language and Computation*.
- Gettier, E. [1963]. "Is Justified True Belief Knowledge?", *Analysis*, 23: 121-3.
- Ginzburg, J. [1995a]. "Resolving Questions, I", *Linguistics and Philosophy* 18, 459-527.
- Ginzburg, J. [1995b]. "Resolving Questions, II", *Linguistics and Philosophy* 18, 567-609.
- Ginzburg, J. [1996]. "Interrogatives: Questions, Facts and Dialogue", in Lappin, S. (ed.), *Handbook of Contemporary Semantic Theory*, Blackwell, Oxford.
- Graham, P. [1997]. "What is Testimony?", *The Philosophical Quarterly* 47, 227-32.
- Grewendorf, G. [1981]. "Answering as Decision Making: a New Way of Doing Pragmatics", in Parret, H. *et al.* (eds.), *SLCI, vol 7, Possibilities and Limitations of Pragmatics*, John Benjamin, Amsterdam, 263-284.
- Groenendijk, J. et Stokhof, M. [1997]. "Questions", in van Benthem, J. et ter Meulen, A. (eds.), *Handbook of Logic and Language*, Elsevier, Amsterdam, 1055-124.
- Hamblin, C. [1958]. "Questions", *Australasian Journal of Philosophy* 36, 159-68.
- Harras, D. [1984]. "The Logic of Questions", in Gabbay, D. et Guenther, F. (eds.), *Handbook of Philosophical Logic II*, Reidel, Dordrecht, 715-764.
- Hawthorne, J. [2004]. *Knowledge and Lotteries*, Oxford University Press, Oxford.

- Heim, I. [1983]. "On the Projection Problem for Presuppositions", in Barlow *et al.* (eds.), *Second Annual West Coast Conference on Formal Linguistics*, University of Stanford, 114-25.
- Heller, M. [1999a], "Relevant Alternatives and Closure", *Australasian Journal of Philosophy* 77, 196-208.
- Heller, M. [1999b], «The Proper Role for Contextualism in an Anti-luck Epistemology», *Philosophical Perspectives* 13, 115-29.
- Higginbotham, J. [1996]. "The Semantics of Questions", in Lappin, S. (ed.), *Handbook of Contemporary Semantic Theory*, Blackwell, Oxford.
- Hintikka, J. [1975]. "Different Constructions in Terms of the Basic Epistemological Verbs: A Survey of Some Problems and Proposals", *The Intentions of Intentionality and Other New Models for Modalities*, Reidel, Dordrecht.
- Hintikka, J. [1976]. "The Semantics of Questions and the Questions of Semantics", *Acta Philosophica Fennica* 28.
- Hintikka, J. (1978) "Answers to questions", in Hiz, H. (ed.), *Questions*, Reidel, Dordrecht.
- Hintikka, J. [1981]. "On the Logic of an Interrogative Model of Scientific Inquiry", *Synthese* 47, 69-84.
- Hintikka, J. (1989). «Knowledge Representation and the Interrogative Model of Inquiry», in M. Clay et K. Lehrer (eds.), *Knowledge and Skepticism*, Westview Press, Boulder.
- Hofweber, T. [1999]. "Contextualism and the Meaning-Intention Problem", in Korta, Sosa et Arrazola (eds.), *Cognition, Agency and Rationality: Proceedings of the Fifth International Colloquium on Cognitive Science*, Kluwer, Dordrecht.
- Hookway, C. [1996]. "Questions of Context", *Proceedings of the Aristotelian Society* 96, 1-16.
- Insole, C. [2000]. "Seeing Off the Local Threat to Irreducible Knowledge by Testimony", *The Philosophical Quarterly* 50, 44-56.
- Kamp, H. [1971]. "Formal Properties of 'now'", *Theoria* 31, 227-73.
- Kaplan, D. [1989]. "Demonstratives", in Almog, Perry, et Wettstein, *Themes from Kaplan*, Oxford University Press, Oxford.
- Klein, P. [2000]. "Contextualism and the Real Nature of Academic Skepticism", *Philosophical Issues* 10, 108-16.
- Kornblith, H. [2000]. "The Contextualist Evasion of Epistemology," *Philosophical Issues* 10, 24-32.
- Lewis, D. [1979]. "Scorekeeping in a Language Game", *Journal of Philosophical Logic* 8, 339-59.

- Lewis, D. [1980]. "Index, Context, and Content", in Kanger et Öhman (eds.), *Philosophy and Grammar*, Reidel, Dordrecht.
- Lewis, D. [1982]. "Whether Report", in T. Pauli (ed.), *Philosophical Essays Dedicated to Lennart Åqvist on his Fiftieth Birthday*, Filosofiska Studier, Uppsala, 194-206.
- Lewis, D. [1983]. "Postscripts to 'General Semantics'", in *Philosophical Papers, Volume I*, Oxford University Press, New York, 230-2.
- Lewis, D. [1988a]. "Relevant Implication", *Theoria* 54, 161-74.
- Lewis, D. [1988b]. "Statements Partly About Observation", *Philosophical Papers* 17, 1-31.
- Lewis, D. [1996]. "Elusive Knowledge", *The Australasian Journal of Philosophy* 74, 549-67.
- Lyons, J. (1997). "Testimony, Induction and Folk Psychology", *Australasian Journal of Philosophy* 75, 163-78.
- McDowell, M. [1994]. "Knowledge by Hearsay", in Matilal et Chakrabarti (eds.), *Knowing from Words: Western and Indian Philosophical Analysis of Understanding and Testimony*, Kluwer, Dordrecht, 195-224.
- McFarlane, J. [2005]. "The Assessment Sensitivity of Knowledge Attributions", in Szabo et Hawthorne (eds.), *Oxford Studies in Epistemology*, Oxford University Press, Oxford.
- Montague, R. [1974]. *Formal Philosophy: Selected Papers of Richard Montague*, Yale University Press, New Haven.
- Montminy, M. [à paraître]. "How Are Context-Sensitive Epistemic Standards Fixed?"
- Neta, R. [2002]. "S knows that P", *Noûs* 36, 663-681.
- Neta, R. [2003a]. "Contextualism and the Problem of the External World", *Philosophy and Phenomenological Research* 66, 1-31.
- Neta, R. [2003b]. "Skepticism, Contextualism, and Semantic Self-Knowledge", *Philosophy and Phenomenological Research* 67, 396-411.
- Pappas, G. [1979]. *Justification and Knowledge*, Reidel, Dordrecht.
- Perry, J. [1986]. "Thought Without Representation", *Supplementary Proceedings of the Aristotelian Society* 60, 263-83, in Perry [1993].
- Perry, J. [1993]. *The Problem of the Essential Indexical*, Oxford University Press. Traduction française de J. Dokic et F. Preisig sous le titre *Problèmes d'indexicalité*, 1999, Éditions CSLI, Stanford et Paris.
- Perry, J. [1997]. "Indexicals and Demonstratives", in Robert Hale and Crispin Wright (eds.), *Companion to the Philosophy of Language*, Blackwell, Oxford.

- Perry, J. [1998], "Contexts and Unarticulated Constituents", in *Proceedings of the 1995 CSLI-Armsterdam Logic, Language and Computation Conference*, CSLI Publications, Stanford.
- Perry, J. [2001]. *Reference and Reflexivity*, CSLI Publications, Stanford.
- Platon, *Ménon*, traduction, introduction et notes de M. Canto-Sperber, 1996, Flammarion, Paris.
- Platon, *Théétète*, traduction, introduction et notes de M. Narcy, 1994, Flammarion, Paris.
- Powers, L. [1978]. "Knowledge by Deduction", *The Philosophical Review* 87, 337-71.
- Prades, J. [2000]. "Skepticism, Contextualism and Closure", in Sosa et Villanueva (eds.), *Skepticism : Philosophical Issues Volume 10*, Basil Blackwell, Boston.
- Pritchard, D. [2004a]. "Testimony", in Duff, Farmer, Marshall et Tadros (eds.), *The Trial on Trial: Truth and Due Process*, Hart.
- Pritchard, D. [2004b]. "The Epistemology of Testimony", *Philosophical Issues* 14, 326-48.
- Putnam, H. [1981]. *Reason, Truth, and History*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Recanati, F. [2002]. "Unarticulated Constituents", *Linguistics and Philosophy* 25, 299-345.
- Reichenbach, H. [1947]. *Elements of Symbolic Logic*, MacMillan, New York.
- Rieber, S. [1998]. "Skepticism and Contrastive Explanation", *Noûs* 32, 189 -204.
- Russell, B. [1940]. *An Inquiry into Meaning and Truth*, Allen et Unwin, Londres. Traduction française de Devaux, P. sous le titre *Signification et vérité*, 1969, Flammarion, Paris.
- Schaffer, J. [2004]. "From Contextualism to Contrastivism", *Philosophical Studies* 119, 73-103.
- Schaffer, J. [2005]. "Contrastive Knowledge", in Gendler et Hawthorne (eds.), *Oxford Studies in Epistemology I*, Oxford University Press, Oxford.
- Schaffer, J. [à paraître a]. "Closure, Contrast, and Answer".
- Schaffer, J. [à paraître b]. "Knowing the Answer".
- Schiffer, S. [1996]. "Contextualist Solutions to Scepticism", in *Proceedings of the Aristotelian Society* 96, 317-33.
- Shope, R. [1983]. *The Analysis of Knowing*, Princeton University Press, Princeton.
- Sinnott-Armstrong, W. [2004]. *Pyrrhonian Skepticism*, Oxford University Press, Oxford.
- Sintonen, M. [1997]. "Explanation: the Fifth Decade", in Sintonen (ed.), *Knowledge and Inquiry: Essays on Jaako Hintikka's Epistemology and Philosophy of Science*, Amsterdam.

- Sosa, E. [1994]. "Testimony and Coherence", in Matilal et Chakrabarti (eds.), *Knowing from Words: Western and Indian Philosophical Analysis of Understanding and Testimony*, 59-67.
- Stalnaker, R. [1978]. "Assertion", in Cole, P. (ed.), *Pragmatics*, Academic Press, New York, 315-32.
- Stalnaker, R. [2004]. "Comments on 'From Contextualism to Contrastivism'", *Philosophical Studies* 119, 105-117.
- Stanley, J. [2000]. "Context and Logical Form", *Linguistics and Philosophy* 23, 491-434.
- Stanley, J. [2005]. *Knowledge and Practical Interests*, Oxford University Press, Oxford.
- Stanley, J. et Williamson, T. [2001]. "Knowing how", *Journal of Philosophy* 98, 411-44.
- Stine, G. [1976]. "Scepticism, relevant alternatives, and deductive closure", *Philosophical Studies* 29, 249-61.
- Tiercelin, C. [2005]. *Le Doute en question*, Editions de l'éclat, Paris.
- Unger, P. [1984], *Philosophical Relativity*, Basil Blackwell, Oxford.
- Unger, P. [1986], "The Cone Model of Knowledge", *Philosophical Topics* 14, 125-178.
- Unger, P. [1995], "Contextual Analysis in Ethics", *Philosophy and Phenomenological Research* 55, 1-26.
- Van Rooy, R. [2003a]. "Questioning to Resolve Decision Problems", *Linguistics and Philosophy* 26, 727-763.
- Van Rooy, R. [2003b]. "Questions and Relevance", *Questions and Answers: Theoretical and Applied Perspectives. Proceedings of 2nd CoLogNET-ElsNET Symposium*, 96-107.
- Van Rooy, R. [2004]. "The Utility of Mention-some Questions", *Research on Language and Computation* 2, 401-416.
- Weiner, M. [2003]. "Accepting Testimony", *The Philosophical Quarterly* 53, 256-64.
- White, A. R. [1982]. *The Nature of Knowledge*, Rowman and Littlefield, Totowa.
- White, J. [1991]. "Knowledge and Deductive Closure", *Synthese* 86, 409-23.